

L E S D I S Q U E S

Laïcs musiciens au service de l'Eglise

(Suite du n° 63)

Karol Szymanowski (1882-1937)

Karol Szymanowski, compositeur polonais fécond, était au stade le plus achevé de sa vie artistique quand il composa son *Stabat Mater*. Il était alors atteint de la maladie qui devait l'emporter. On peut penser que l'auteur, tout imprégné du folklore et des traditions populaires de son pays, a exprimé avec sa foi et, à travers sa propre épreuve, les souffrances séculaires de sa patrie.

Le texte polonais n'utilise que six strophes du poème liturgique, prises parmi celles qui expriment davantage le partage de la souffrance, le désir de porter avec la Mère des douleurs le fardeau de son fils.

Dès les premières mesures on perçoit l'attente angoissée d'un drame qui se noue dès la seconde strophe évoquant par la voix du baryton et du chœur mixte la mort dans la détresse du fils chéri. Aussitôt s'élève la prière apaisée du soprano : *Eia Mater*. Puis, l'orchestre se taisant, c'est au chœur d'implorer la grâce de partager les pleurs de la Vierge. Les deux dernières strophes reprennent ce thème de la compassion.

De dimension réduite, écrite pour soprano, alto, baryton, chœur et orchestre, cette œuvre baignée de paix et d'acceptation priante rejoint à travers la plainte d'un homme et d'un peuple la douleur humaine et touche par sa sincérité.

Les solistes, le chœur de la Philharmonie de Cracovie, l'Orchestre Philharmonique de Varsovie, sous la direction de Witord Rowiski, l'interprètent avec une grande ferveur. Ce disque, qui porte sur l'autre face, la symphonie n° 3, *Chant de la nuit*, s'inscrit en bonne place pour notre connaissance d'un musicien qui est une des plus riches personnalités de la musique polonaise du début du siècle et qui est

pauvrement représenté au catalogue des disques disponibles en France (1 d. 30 cm., Chant du Monde LDX-S 8299).

Zoltan Kodaly (né en 1882)

Le musicien hongrois est devenu célèbre en 1923 grâce à son *Psalmus hungaricus*, destiné à célébrer le cinquantième anniversaire de la réunion de Buda et Pesth. L'auteur fit choix d'un Psaume, élaboré au XVI^e siècle dans son village natal, à une époque où le pays était en proie à la guerre et à toute sorte de fléaux. Ce choix prend ainsi valeur de symbole. Il résume toutes les douleurs endurées, les sacrifices consentis pour obtenir l'unité dans la paix.

En 1936, c'est le deux-cent cinquantième anniversaire de la reprise de Budapest aux Turcs qui devait être l'occasion du *Te Deum* de Budavar, qui retient notre attention.

Cette œuvre, habilement construite par le retour de certains motifs, est brève mais grandiose. Elle frappe moins cependant par les accents de triomphe du chœur initial avec ses fanfares éclatantes que par les tonalités sombres qui baignent l'ensemble de la composition. Cette remarque vaut surtout pour la partie centrale, rendue encore plus saisissante par l'entrée des solistes (au verset : *Tu Rex gloriae* et suivants) évoquant le fils de Dieu venant par sa mort délivrer l'homme. Des martelages de marche funèbre soulignent la défaite de la mort ; la glorification elle-même est empreinte d'un certain tragique. Loin donc de s'être complu dans les facilités d'une banale œuvre de circonstance, aux effets purement extérieurs, l'auteur donne dans ce *Te Deum* une composition très prenante, où l'on sent percer comme un pressentiment du destin tragique de son peuple, que l'auteur lui-même devait vivre intensément quelques années plus tard lors de la première exécution de la *Missa brevis* dont on se rappelle les circonstances dramatiques au plus fort de la guerre (Cf. *Lumière et Vie*, n° 38, p. 131).

L'interprétation que nous avons est en tout point remarquable. Elle nous vient de Budapest, les solistes, les Chœurs de Budapest et l'Orchestre d'Etat hongrois étant dirigés par le compositeur lui-même, ce qui est un gage d'authenticité. Elle appelle donc les mêmes louanges que nous nous étions plu à décerner à la *Missa brevis*.

De façon assez curieuse cette interprétation est disponible en deux disques différents. L'un, plus ancien et qui pour le *Te Deum* ne restitue pas pleinement la richesse sonore de l'enregistrement, se recommande par les divers chœurs pour voix de femmes et d'enfants qui occupent une face : le Psaume 150, un chant à saint Etienne, roi de Hongrie, sur un cantique du folklore hongrois, enfin deux hymnes plus profanes, chantés sans accompagnement avec fraîcheur et transparence par le Chœur féminin hongrois, dirigé par Ilon Andor. Il est